Corpus 3: Extraits de *La Controverse de Valladolid*

Édition GF Flammarion

TEXTE 1 : LE SUJET DE LA CONTROVERSE

LEGAT.— Mes chers frères, depuis que, par la grâce de Dieu, le royaume d'Espagne a découvert et conquis les Indes de l'Ouest, que certains appellent déjà le Nouveau Monde, nous avons vu s'élever un grand nombre de questions difficiles que rien, dans l'histoire des hommes, ne laissait prévoir. Une de ces questions, qui est de première importance, n'a jamais reçu de réponse claire et complète. C'est elle qui nous réunit ici.

Après une très courte pause, le légat reprend, dans le plus grand silence:

Ces terres nouvelles ont des habitants, qui ont été vaincus et soumis au nom du vrai Dieu. Cependant, depuis une trentaine d'années, des rumeurs se sont répandues en Europe disant que les indigènes de Mexico et des îles de la Nouvelle Espagne ont été très injustement maltraités par les conquérants espagnols.

Le dominicain, Las Casas, hoche la tête à ces mots.

Ces rumeurs que les ennemis de l'Espagne, l'Angleterre et la France, peuvent avoir exagérées…

C'est au tour de Sépulvéda d'approuver, d'un léger hochement de tête.

… sont parvenues à sa Sainteté le pape, qui s'en est montré vivement ému, d'autant plus que ces traitements s'exerceraient au nom de notre sainte religion.

Las Casas approuve, là encore.

Il a toujours été très difficile de séparer les affaires publiques de l'exercice indispensable de la religion. Comment rendre à César ce qui est à César, et à Dieu ce qui est à Dieu ? Comment soigner les âmes en négligeant les corps ? C'est une interrogation très ancienne.

Sépulvéda et Las Casas approuvent ensemble.

À plusieurs reprises le Saint-Père et ses prédécesseurs avant lui ont manisfesté de la compassion pour les populations des terres nouvelles. L'Église a toujours recommandé de les traiter avec douceur, mais nos instructions, à ce qu'il semble, n'ont pas toujours été respectées, pas plus d'ailleurs que les règlements de la Couronne.

Las Casas approuve de la tête.

Aujourd'hui, le Saint-Père m'a envoyé jusqu'à vous pour décider une fois pour toutes, avec votre aide, si ces indigènes sont des êtres humains achevés et véritables, des créatures de Dieu et nos frères dans la descendance d'Adam. Ou si au contraire, comme on l'a soutenu *(il se tourne vers Sépulvéda)*, ils sont des êtres d'une catégorie distincte, ou même les sujets de l'empire du diable.

Un bref et mince sourire traverse le visage de Sépulvéda

À la fin de notre débat, la décision que je prendrai sera *«ipso facto»* confirmée par Rome.

TEXTE 2 : PLAIDOIRIE DE LAS CASAS.

LAS CASAS. — Oui, tout ce que j'ai vu, je l'ai vu se faire au nom du Christ ! J'ai vu des Espagnols prendre la graisse d'Indiens vivants pour panser leurs propres blessures ! Vivants ! Je l'ai vu ! J'ai vu nos soldats leur couper le nez, les oreilles, la langue, les mains, les seins des femmes et les verges des hommes, oui, les tailler comme on taille un arbre ! Pour s'amuser ! Pour se distraire ! J'ai vu, à Cuba, dans un lieu qui s'appelle Caonao, une troupe d'Espagnols, dirigés par le Capitaine Narváez, faire halte dans le lit d'un torrent desséché. Là ils aiguisèrent leurs épées sur des pierres, puis ils s'avancèrent jusqu'à un village et se dirent : « Tiens, si on essayait le tranchant de nos armes ? » Un premier Espagnol tira son épée, les autres en firent autant, et ils se mirent à éventrer, à l'aveuglette, tous les villageois qui étaient assis bien tranquilles ! Tous massacrés ! Le sang ruisselait de partout !

LEGAT. — Vous étiez présent ?

LAS CASAS. — J'étais leur aumônier, je courais comme un fou de tous côtés ! C'était un spectacle d'horreur et d'épouvante. Et je l'ai vu ! Et Narváez restait là, ne faisant rien, le visage froid. Comme s'il voyait couper des épis. Une autre fois, j'ai vu un soldat, en riant, planter sa dague dans le flanc d'un enfant et cet enfant allait de-ci de-là en tenant à deux mains ses entrailles qui s'échappaient.

On voit Sépulvéda noter rapidement quelque chose.

Toujours à Cuba, on s'apprêtait à mettre à mort un de leurs chefs, un cacique, sans aucune raison, et à le brûler vif. Un moine s'approcha de l'homme et lui parla un peu de notre foi. Il lui demanda s'il voulait aller au ciel, où sont la gloire et le repos éternel, au lieu de souffrir en enfer. Le cacique lui dit : « Est-ce que les chrétiens vont au ciel ? Oui, dit le moine, certains d'entre eux y vont. Alors, dit le cacique, je préfère aller en enfer, pour ne pas me retrouver avec des hommes aussi cruels ! »

Il marque une pause et revient vers sa table.

Il regarde quelques papiers. Il reprend sur un autre ton, très ému :

J'ai vu des cruautés si grandes qu'on n'oserait pas les imaginer. Aucune langue, aucun récit ne peut dire ce que j'ai vu.

Il prend un large mouchoir dans sa robe et se mouche.

Le légat le regarde toujours très attentivement, sans l'interrompre, en homme qui a tout le temps.

Las Casas range son mouchoir et reprend :

Éminence, les chrétiens ont oublié toute crainte de Dieu. Ils ont oublié qui ils sont. Oui, des millions ! Je dis bien des millions ! À Cholula, au Mexique, et à Tapeaca, c'est toute la population qui fut égorgée ! Au cri de « saint Jacques » ! Et c'était facile ! Parce que ces hommes n'avaient pas d'armes comme les nôtres ! Ni chevaux !

TEXTE 3 : REQUISITOIRE DE SEPULVEDA

Sépulvéda reprend la parole. Il s'adresse toujours directement à Las Casas.

SEPULVEDA. — Assimiler les Espagnols à des démons, mais quelle aberration ! Quelle folie ! Les indigènes ont reconnu eux-mêmes que les conquérants leur étaient envoyés par quelque force supérieure ! Ils en étaient sûrs ! Depuis le début ! Et faire des Indiens des innocents ! Mais comment vous suivre ? Eux qui sacrifiaient à leurs idoles des milliers, des dizaines de milliers de victimes ! Quatre-vingt mille pour la seule inauguration du temple de Mexico !

LAS CASAS. — Le chiffre est loin d'être prouvé !

SEPULVEDA. — Mais c'est le plus barbare, le plus sanglant des peuples ! Sodomites, oui, et cannibales ! Vous avez oublié de le rappeler ! Ils allaient, a-t-on dit, « le ventre gonflé de chair humaine » ! Ils ont tué des Espagnols et ils les ont mangés ! Et certains, pour danser, revêtaient des peaux de chrétiens ! Et vous parlez d'un paradis ? Vous dites qu'ils ne savent pas mentir ? Mais ils vous ont trompé ! Continuellement ! Dès qu'un peuple sait parler, il sait mentir ! Ces Indiens sont des sauvages féroces ! Non seulement il est juste mais il est nécessaire de soumettre leurs corps à l'esclavage et leurs esprits à la vraie religion !

Las Casas prend une note rapide.

Sépulvéda change de ton, s'adresse au légat :

À supposer même l'absurde, à supposer qu'ils soient innocents, notre guerre ne serait-elle pas justifiée, une guerre menée pour protéger des innocents contre des chefs tyranniques, qui mettaient à mort leurs hommes pour les dévorer ?

LEGAT.— Je le répète, professeur, nous ne sommes pas ici pour parler de la guerre ! Nous pourrions discuter longtemps pour savoir qui sont les chefs tyranniques, et qui les innocents.

SEPULVEDA. — Je l'admets.

LEGAT. — Innocents qui jamais ne nous appelèrent à leur secours.

SEPULVEDA.— Mais qui acceptèrent qu'on les libérât.

LEGAT. — Mais où commence et où s'achève, ce droit que nous nous donnons d'intervenir chez l'étranger ? Comment distinguer ces sacrifices, par exemple, d'une condamnation à mort ? Lorsque des actes à nos yeux criminels se commettent dans d'autres pays, soumis à d'autres lois, adorant d'autres dieux, devons-nous toujours intervenir avec nos armes ? Parce que nous adorons le vrai Dieu, sommes-nous nécessairement chargés de la police de la Terre ?

p.50-52

TEXTE 4 : PERORAISON DE LAS CASAS

Las Casas se place à côté des Indiens. Il sent bien qu'il s'agit de son dernier plaidoyer et il rassemble ses esprits. Le silence se fait autour de lui.

Il parle avec une émotion sensible, qui par moment lui noue la gorge…

LAS CASAS.— Qu'ils soient des hommes comme moi, je n'en peux douter, car ils sont mes frères indiens et je me reconnais en eux. Moi, je n'ai préparé aucun coup de théâtre, mais quand je les vois, quand je les regarde, j'entends le cris de tant de sang versé, et toutes ces questions, sur tant de lèvres : pourquoi vous m'assassinez ? Pourquoi vous me brûlez, avec mes temples, avec mes livres ? Pourquoi vous percez mes enfants ?

(Il marque une courte pause avant de reprendre.)

On me répond toujours : oui, mais c'est la guerre, nous envahissons un pays barbare, peuplé d'esclaves-nés, et la preuve de cette barbarie, c'est qu'ils sacrifiaient des hommes à leurs dieux. Et c'est vrai. Oui, c'est vrai. Mais revenons un peu sur nous-mêmes. Abraham s'apprêtait à sacrifier son fils à Dieu. […]

Tout peuple, si barbare qu'il soit, a le droit de se défendre contre une agression armée. J'ai toujours admiré Colomb, le découvreur. J'ai toujours détesté ceux qui l'ont suivi, rapière au poing. Pour anéantir des coutumes que nous appelons barbares, nous nous sommes faits plus barbares encore ! Comment voulez-vous qu'ils comprennent ?

(Il s'adresse plus particulièrement au colon dans l'assistance.)

Vous leur dites : « Tu ne voleras pas » et vous leur prenez tous leurs biens. « Il ne faut pas tuer son semblable, sous aucun prétexte ! » Et pour que cela soit bien clair, vous les tuez !

[…]

Éminence, que pourrais-je dire de plus ? Nous désirons les faire tous chrétiens et nombre d'entre eux le sont déjà. Mais comment seraient-ils à la fois chrétiens et esclaves ? Comment ?

LEGAT.— Que proposez-vous, frère Bartolomé ?

LAS CASAS.— De reconnaître les Indiens comme nos frères et de leur rendre leur liberté première. Pour cela, il faut que les Espagnols se retirent des terres nouvelles.

p.86-91

TEXTE 5 : LA DECISION DU LEGAT

LEGAT.— Les habitants des terres nouvelles, qu'on appelle les Indes, sont bien nés d'Adam et Ève, comme nous. Ils jouissent comme nous d'un esprit et d'une âme immortelle et ils ont été rachetés par le sang du Christ. Ils sont par conséquent notre prochain.

Un sentiment de joie paraît sur le visage de Las Casas. Il a été entendu. Le légat dit encore :

Ils doivent être traités avec la plus grande humanité et justice car ils sont des hommes véritables. Cette décision doit être proclamée dans toutes les églises de l'Ancien et du Nouveau Monde.

SEPULVEDA. — Éminence, pardonnez-moi, je respecte naturellement votre choix, mais avez-vous réellement examiné toute l'importance de ces paroles ?

LEGAT. — Me soupçonnez-vous de légèreté ?

SEPULVEDA. — Non, à coup sûr. Mais vous devez savoir que vous condamnez à la ruine tous les établissements espagnols du Nouveau Monde.

[…]

LEGAT.— Nous sommes en effet très sensibles au coup porté à la colonisation. Mais il existe peut-être une solution qui vient de m'être rappelée.

Les autres attendent, dans le plus attentif des silences. Le cardinal fait un geste au supérieur.

SUPERIEUR. — S'il est clair que les Indiens sont nos frères en Jésus-Christ, doués d'une âme raisonnable comme nous, en revanche il est bien vrai que les habitants des contrées africaines sont beaucoup plus proches de l'animal. Ces habitants sont noirs, très frustes, ils ignorent l'art et l'écriture, ils n'ont jamais construit que quelques huttes.

LEGAT. — Oui, Aristote dirait qu'ils sont privés de la partie délibérative de l'esprit, autrement dit de l'intelligence véritable. Toute leur activité est physique, c'est certain, et depuis l'époque de Rome ils ont été constamment soumis et domestiqués.

(Au colon)

Des Africains ont déjà fait la traversée ?

p.99-101